FEUILLETON DE L'ABEILLE

CHERE PETITE CHOSE

Roman, par L. F. Rouquette

La rédaction de l'Abeille de la Nouvelle-Orléans est heureuse de pouvoir offrir à ses lecteurs un grand roman dû à la plume érudite et intéressante de Monsieur Louis Frédéric Rouquette. On se souviendra que Monsieur Rouquette, dont le nom a été porté par deux de nos auteurs Louisianais les plus connus et les plus renommés, est venu en mission à la Nouvelle-Orléans il y a quelques années et qu'il s'y est créé de nombreux amis et admirateurs. Monsieur Rouquette a vu à Paris notre rédacteur en chef, Monsieur André Lafargue, et après lui avoir dit tout l'intérêt qu'il portait à l'Abeille de la Nouvelle-Orléans, lui a proposé de faire insérer dans ce journal celle de ses œuvres qui a obtenu le plus de succès. La rédaction de notre journal remercie Monsieur Rouquette de ce procédé courtois et se fait un plaisir de publier dans ses colonnes un ouvrage qui intéressera certainement ses lecteurs.

CHAPITRE PREMIER
UNE TOUTE PETITE FILLE ET UN BON GRAND GARÇON

La mère Truche était tapie, au fond de sa loge, comme une araignée, Sa toile était bien tendue. Elle gitait dans un trou qu'étoilait, d'une faible lueur, le gaz mis en veilleuse.

Par le guichet en guillotine, elle guettait, attentive et sournoise, et happait au passage les mouches que le hasard mettait sur son chemin.

En l'espèce, les mouches étaient les locataires, dont elle faisait sa pâture quotidienne.

Pas un d'entre eux ne passait sans qu'il soit saisi, entraîné, retourné, et si elle ne le dévorait pas elle ne le rejetait qu'après en avoir exprimé tout le suc; c'est-à-dire obtenu tous les renseignements susceptibles de l'intéresser et les ultimes potins qui constituaient le principal élément de sa nourriture intellectuelle.

C'était une personne sans âge, fortement moustachue, qui joignait, à ses talents de cerbère, l'art précieux de dévoiler l'avenir en lisant dans le blanc d'œuf et le marc de café.

Elle n'avait pas abandonné tout espoir de plaire. Elle était la terreur des petits télégraphistes et des porteurs de correspondances pneumatiques.

Elle était née concierge comme d'autres naissent artistes. Elle avait la vocation.

Redoutée et redoutable, elle tenait, sous son emprise despotique, non seulement la maison dont elle avait la garde, mais tout le quartier, qui tremblait de sa médisance.

Elle avait une spécialité: la lettre anonyme. Elle accusait, tour à tour, la crémière de recevoir clandestinement la visite d'un gardien de la paix, le bougnat d'être au mieux avec la mercière, le locataire du cintième de descendre chez la dame du second, et ce en l'absence du mari de ladite dame.

Lorsque la mère Truche quittait son antre, la maison tout entière était secouée par ses glapissements.

Si elle avait des haines, elle avait aussi des attendrissements, mais ses sentiments n'étaient pas très bien fixés, elle passait de l'un à l'autre alternativement, sans raison valable.

Pour l'instant, elle s'apitoyait sur le sort de Janine, une jeune fille de dix-sept ans, qui regagnait son sixième, l'épaule tirée par un filet bourré de provisions!

—C'est-y Dieu permis! de monter des charges pareilles! Elle voulait donc se tuer! Ah! les parents étaient de bien grands criminels qui toléraient de telles choses!

Du fond de son trou d'ombre, elle jetait des paroles dures qui fustigeaient la veulerie du père, l'indolence de la mère et la bêtise de la fille qui laissait faire...

Heureusement pour Janine, une nouvelle proie se présentait. Elle en profita pour saluer Mme Truche et grimper, deux à deux, les marches, malgré son filet qui lui battait la cuisse.

Sous la voûte, la haute silhouette de M. Charley s'était profilée. C'était un homme jeune—trente-huit ans peut-être—nerveux, tout en muscles, un de ces êtres bâtis à chaux et à sable, qui sont de splendides spécimens de la race humaine.

La mère Truche avait une secrète admiration pour les larges épaules et la solide poitrine qui indiquaient une force de la nature.

Elle avait bien essayé, au début, de s'imposer, s'offrant pour de menus services, mais jamais elle n'avait pu, malgré ses ruses de caraïbe, franchir le seuil de son appartement.

M. Charly l'avait rabrouée d'une telle sorte qu'elle se l'était tenu pour dit; elle avait battu en retraite prudemment et, chose inouïe, elle n'en gardait pas rancune à son locataire sur le compte duquel elle se répandait en éloges dithyrambiques.

Comme il passait, elle lui lança son plus aimable:

—Bonsoir, monsieur Charly.

M. Charly émit un grognement où l'on pouvait tout prendre, aussi bien une amabilité, une politesse, qu'un de ces mots définitifs qui coupent court à toute discussion.

Janine, essoufflée par sa montée rapide, s'était arrêtée au second étage. Elle avait posé près d'elle son filèt et tenait ses deux mains appuyées sur son sein gauche, comme pour comprimer les élans de son cœur.

Elle aperçut le jeune homme et sourit—un pâle sourire qui tira ses lèvres décolorées.

—Bonsoir, monsieur Charly.

—Bonsoir, mademoiselle Janine. Eh bien! Eh bien! Ça ne va pas? L'échelle est trop raide.

—Oh! non, mais je montais vite.

—C'était pour ne pas me rencontrer.

—Peut-on dire?

—Vous permettez...

Et Charly voulut saisir le filet que Janine avait repris.

—Non, non, je vous en prie, j'ai l'habitude.

La jeune fille poursuivait son ascension. Charly suivait deux marches au-dessous.

Arrivée au troisième étage, Janine eut un gémissement et s'affaissa. D'un bond, il fut près d'elle, il la reçut dans ses bras... Il la monta, léger fardeau, jusqu'au sixième. Elle était toute menue, toute petite, tout contre lui.

Il la déposa, chez lui, avec précaution, sur le divan qui lui servait de couchette. Il resta, un instant, désorienté, ne sachant que faire.

Il la considérait, exsangue, pâlie comme une morte; son bras pendait, inerte; ses doigts étaient à demi repliés.

Cependant une respiration régulière soulevait sa poitrine, une maigre poitrine d'enfant chétive et mal poussée; un cercle bleu entourait ses paupières, ses narines minces s'effilaient, ses lèvres étaient comme un fil tendu.

Le soleil couchant envoyait un rayon sur la vitre et ce rayon reflétait dans les cheveux qui, seuls, vivaient dans cette chose inerte.

Enfin Charly se décida. Il ouvrit un coffre, en sortit une bouteille d'alcool dont il versa une rasade dans un verre.

Il souleva délicatement la tête de la malade et, avec un geste gauche, il la fit boire.

L'ardent liquide ranima Janine qui ouvrit des yeux d'abord étonnés, puis effarés.

D'un seul mouvement, elle se dressa, et, voyant l'air ému du jeune homme, qui, son verre en main, attendait, elle eut un rire cassé qui s'acheva dans une quinte de toux.

Il crut qu'elle allait s'évanouir encore et, comme le verre l'embarrassait, il le vida d'un trait et se précipita.

Mais, confuse, Janine s'excusait:

—Qu-allez-vous penser de moi? Je vous cause de l'ennui... Il faut me pardonner...

Il balbutiait des mots, essayant d'être aimable; mais il ne parvenait pas à exprimer sa pensée.

Alors, il lui tendit à nouveau la bouteille.

—Ah! non, merci. Je serais grise.

Il était réellement désolé. Ce que voyant, Janine demanda:

—Eh bien! tenez, je veux bien, une larme, sur du sucre.

Tout en suçant son sucre d'un air gamin, elle expliquait:

—Je ne sais pas ce que j'ai eu. Ça m'a passé tout d'un coup, comme ça, devant les yeux. J'ai cru que j'allais mourir. Heureusement, vous étiez là... sans cela, quelle dégringolade, hein!

Puis elle s'inquiéta:

—Et mon filet?

On le retrouva, oublié dans un coin.

—Maman m'attend, il faut que je me sauve. Au revoir, monsieur Charly.

—Au revoir, mademoiselle Janine.

—Et mille fois merci encore... Si, si, cela vaut la peine...

Comme elle sortait, elle ajouta:

—C'est gentil tout plein chez vous.

—Un antre de sauvage.

—De bon sauvage, alors?

—C'est vous qui le dites.

—Et je le pense.

Elle regarda, amusée, les trophées barbares accrochés sur les murs, des sagaies, des calebasses, des gris-gris, des coutelas, des bois de caribous et des cornes de buffles, à pointe de silex et des carquois d'osier; des fétiches nègres, taillés en plein bois, grimaçaient.

—Dieu que c'est amusant toutes ces choses.

—Des souvenirs de mes voyages.

Dans les yeux de la citadine passa la nostalgie des grands espaces libres, du ciel et de la mer.

Elle se reprit aussitôt et répéta:

—C'est gentil tout plein, chez vous.

Et, son filet au bras, elle s'en fut dans un envol de jupe.

A Suivre

CUNARD

Les plus rapides et plus modernes paquebots du monde entier. Excellent traitement des passagers. Il existe un agent dans votre localité ou dans la ville voisine.

POUR LA FRANCE, VIA CHERBOURG

EN 6 JOURS

TOUS LES MARDIS

MAURETANIA AQUITANIA BERENGARIA

Ticket, $100. Tax, $8.

Pour tous renseignements s'adresser à l'agence de la ligne Cunard.

LE BOLIDE

Elle n'avait pas fait dix-huit cents mètres que vlan! à la côte de Castelvielh, la voiture du comte Mathias,—une quatre-vingts chevaux, mon cher!—poussa un léger soupir, et s'arrêta net.

Yo-Yo, la petite comtesse Mathias, s'époufla irrévérencieusement, tandis que sa respectable mère, la duchesse de Pœny-Kleh, entamait pour la cent mille et unième fois le panégyrique des chevaux. A la suite d'une baisse insensée des valeurs Mongoles, elle avait dû vendre les siens, et son gendre Mathias, ex-chambellan du tsar de Serbomésopotamie ne lui tolérait d'autre commerce hippique que la fréquentation des petits chevaux du casino de Luchon. Il avait en horreur "ces sales petites bêtes qui nous flanquent par terre," comme a dit Labiche ou quelque autre.

—Tais-moi ta mère! ordonna le comte à Yo-Yo.

Yo-Yo se tourna de trois quarts vers la duchesse et, joignant à hauteur du nez maternel ses deux mains creusées en valves nacrées, elle les referma à la façon des palourdes dégoûtées des hommes. Médusée, la duchesse se tut. Mathias revêtit un bourgeron kaki, descendit et se coucha à plat ventre sous la voiture. Au bout d'un instant il se releva sale à plaisir et radieux.

—Y a rien, dit-il. J'avais bloqué à fond.

—M'étonne pas! envoya le chevalier Barberino-Barberini, qui occupait les loisirs de Yo-Yo, pendant que M. Antoine Chardonnet, de l'académie des sciences, entretenait le King-Charles de la duchesse.

Le comte Mathias tourna la manivelle. La limousine trépida, et s'environna d'un nuage épais, comme les chars mythologiques. La duchesse enfouit la nez dans son manchon. Yo-Yo se vaporisa les narines. Barberino-Barberini cracha comme un héros.

—Cette odeur, risqua timidement M. Chardonnet, cette odeur me rappelle Bakou...

—Non, mais faut-il que vous n'ayez rien à faire! ronchonna Mathias en reprennant le volant.

L'auto fit une embardée, et fila en zigzaguant.

—Jé... jé n'ai pas peur, dit le chevalier, livide, mais lé comté va nous écrabouiller.

—Flûte! dit Yo-Yo.

—Ce sérait oun'bonheur de mourir avé vous! soupira l'Italien.

—Vous êtes idiot, mon cher, répondit Yo-Yo. Regardez le paysage plutôt.

—Facile! ragea la duchesse qui claquait des dents. Cet imbécile a doublé sa vitesse!

Tout à coup, l'auto fit un bond, comme un biplan qui s'émancipe.

—Ouf! firent les quatre causeurs.

—Pouf! cria Mathias, en arrêtant la machine qui était retombée lourdeau risque de se briser les reins, les ressorts, si vous préférez.

Le comte sauta à terre.

—Qu'y a-t-il? demanda Yo-Yo, un peu décoiffée.

Déjà le comte était en train de s'assommer avec un vilain.

—Ah! bougre de sauvage! Je vous y prends! C'est vous qui collez sur la route des planches avec des clous?... Allez, oust, dans l'auto, et dare-dare chez le commissaire!

—Plus souvent que j'entrerai là-de-dans! hurla l'homme. Et puis, d'abord, vous allez me payer ma herse...

—Votre herse? répéta le comte ahuri. Une herse! Et qu'est-ce qu'elle fiche le ventre en l'air, votre herse?

—Et vous quèque vous fichez dessus?

La logique de la riposte ébranla Mathias. Il accorda:

—Ça, c'est vrai, c'est pas ma place. Mais, enfin, faut la voir votre herse. C'est vous qui m'aurez crevé mes pneus!

Le comte Mathias enfila son bourgeron, empoigna son cric, s'allongea près de la voiture, et s'essaya à dégager l'engin.

Le paysan, assis au bord de la route, bourrait sa pipe, le regardait faire et donnait des conseils:

—Là, un peu à gauche... pas tant, que diable! Hoo hisse!... Encore un coup... là... Vous y êtes!

La herse précéda, le comte suivit, dégoûtant et re-radieux.

—Yo-Yo!

—Eh ben?

—J'y ai aplati son râteau!

—Et les pneus?

—Enflés comme ta mère, et aussi increvables qu'elle!

Les chevaliers de l'académicien étaient horriblement gênés par ce madrigal.

—Alors, vous la payez, la herse? dit l'homme.

—Fichtre! et je l'emporte pour mon musée: j'y ai déjà une pompe, trois-cents peaux de moutons, deux manèges et la statue du général Bombardès, équestre!

Il allongea cinq louis au vilain, qui l'aida à charger l'outil sur le toit, ôta son bourgeron, tourna la manivelle, empoigna le volant, et, aïe donc! la quatre-vingts chevaux se remit à tricoter des kilomètres.

Yo-Yo, pour se désénerver, martelait de ses talons Louis XV les tibias de Barberino-Barberini, qui se pâmait en gargouillant:

—Ah! chère, très chère, cara, carina, Yo-Yo mia!

M. Chardonnet, qui avait à moitié écrasé le King-Charles, expliquait très fort à la duchesse le calcul des probabilités et une martingale inédite, pour couvrir les gémissements de l'avorton.

—Si qu'on buvait? cria Mathias.

Et, bravement, la quatre-vingts chevaux, enfonçant la porte, pénétra dans l'auberge du Pont-de-Ravi.

—Rien ne va plus! glapit M. Chardonnet.

—Attends pour voir, la science! lui lança impertinemment le comte.

Avec une pince énorme, il se hâtait d'extirper les morceaux de vitre qui criblaient les semelles, devenues semblables à ces murs hérissés de tessons de bouteilles.

Soudain, une détonation fit sursauter les quatre véhiculés, qui buvaient de la limonade.

—Enfin! s'exclama Barberino-Barberini. Voici lé comté qui crèvé!

—Ton œil! lui cria Mathias, en envoyant un bouchon sur son monocle. Et, sans gêne, comme la favorite célèbre: Yo-Yo, maman, la science, vite vos verres, l'extra-dry f... le camp!

Ce n'était que le champagne.

La duchesse et l'académicien se jetèrent un regard désespéré. Le King-Charles râlait. Yo-Yo, pour s'égayer, renversa le verre du chevalier qui mourait de soif et qui zézaya:

—Qué vous étés zentillé, tesor'mio!

Mais Mathias avait taquiné le clackson, ôté sa salopette, repris le volant. Les quatre martyrs réinstallés, il regagna sa vitesse, emportant dans sa précipitation,—pour son musée, sans doute,—le châssis de la porte accroché à sa machine. Et aïe donc!

La course s'accéléra, vertigineuse, folle, un looping the loop sur la route, sans incident digne de remarque.

Mais, arrivé aux granges de Sainte-Anne, au cœur de la vallée du Lys, où rêva si paisiblement Lamartine qui n'avait pas d'auto, le comte prit mal sa direction et, au lieu de virer à gauche, vers le pavillon des Cascades, il alla faire de la voltige sur le plan incliné d'une borde, vous savez une de ces bicoques à toit immense partant de terre, et qui, de loin, ressemblent à des tentes grises.

Le chevalier expira presque, serrant les fins genoux de Yo-Yo: "Addio!" pendant qu'elle lui cassait son ombrelle sur la nuque. Verdâtre, la duchesse et l'académicien se bouchaient les yeux. Le King-Charles observait la sublime indifférence des chiens écrasés.

En un clin d'œil, la quatre-vingts chevaux escalada l'obstacle, et se précipita de l'autre côté, d'un bond sauvage, comme dans les films yankees. A terre, elle parut hésiter un instant, puis elle s'ébroua dans une explosion formidable.

Les quatre martyrs, plus morts que vifs, s'étaient jetés dans l'herbe.

Où était le comte?—A plat ventre dans le gazon, pardi! et pleurant de rire.

Ça y est, enfin, mauvais farceur! fit le chevalier Barberino-Barberini, qui étreignait une amulette entre ses doigts crispés. Elles sont éclatées vos sémellés et vos chambrès à air. Mon pauvré comté, il nous touchera à continouer sour nos pieds...

—Mes pneus éclatés? proféra le comte, en bondissant. Eclatés, mes pneus! Apprenez, chevalier lucquois, milanais ou pisan, que, de leur part, ce ne serait pas une crevaison, mais un suicide. Mes pneus sont incapables d'une lâcheté!...

Il courut au caisson et, tout en enfilant son éternel bourgeron, il ajouta, du ton méprisant du monsieur vexé qui veut bien consentir une explication:

—C'est le moteur, tout bêtement. Dans dix minutes, il n'y paraîtra plus rien.

Sept minutes après, la quatre-vingts chevaux repartait.

MORALITÉ

Vous m'accorderez qu'il faudrait avoir le diable au corps pour la suivre!—Pierre Guitet-Vauquelin.

M. LLOYD GEORGE EST IMPOPULAIRE

Dimanche dernier, un ministre de naissance galloise, c'est-à-dire compatriote du Premier, qui officiait dans une chapelle baptiste, a ajouté aux litanies qu'il lisait à haute voix, ce passage:

"Seigneur, délivrez-nous des machinations des hommes d'Etat, fussent-ils, comme moi, originaires du pays de Galles."

On ne peut pas mettre entièrement cette boutade sur le compte de l'humour.

LA TOMBOLA

Rue du Casino, devant la vitrine d'un joaillier, la jolie Mme Bardon s'immobilisa.

—Oh! la belle bague! fit-elle en désignant de sa fine canne de bambou un cercle de platine orné d'un brillant qui scintillait comme une étoile sur son écrin de velours bleu.

—Il vous plaît? interrogea son compagnon, une jeune homme à la chevelure luxuriante qui l'escortait dans Dinard avec la fidélité d'un caniche.

—Parbleu!

Le cavalier servant, qui n'était autre que René Briançon, le richissime propriétaire de la fameuse marque des biscuits B. B., se précipita. Il avait la main sur le bec de cane du magasin quand Mme Bardon l'arrêta.

—Que faites-vous, grand fou?

—Je vais vous offrir ce bijou qui, plus heureux que moi, vous a tapé dans l'œil.

—Mon pauvre René, vous avez une tête charmante, mais qui renferme bien peu de cervelle. Croyez-vous que je puisse porter un diamant de cette taille sans attirer l'attention de tout le monde en général et de mon mari en particulier? Que lui répondrai-je quand il me demandera d'en justifier la provenance?

—Que c'est une imitation.

—Non, mon petit, il n'est pas si facile à duper. Vous le connaissez assez pour savoir combien il est jaloux. Pour l'instant, il vous considère comme un gamin sans importance. Il suffit d'une imprudence pour lui ouvrir les yeux. Et alors, adieu mon indépendance et ma tranquillité.

—Alors que faire?

—A vous de trouver une combinaison pratique. Que diable! un peu d'imagination monsieur mon Flirt!...

Svelte dans sa robe blanche qui laissait jaillir comme des fleurs de chair les épaules rondes et les admirables bras nus, ambrés par le soleil et la brise marine, Mme Bardon de son pas eurythmique s'éloigna en riant...

—J'ai trouvé, déclara René le lendemain matin sur la plage en la débarrassant de son peignoir de bain, tandis que, certaine de la perfection de ces formes, elle dressait son adorable statue sur l'indigo de la mer.

—Ah bah!

—Oui: je fais imprimer quelques billets de tombola. Je vous les remets et dans quelques jours j'apporte une liste imaginaire. L'un de vos billets gagne le gros lot qui est la bague en question.

—Hum! Cette histoire fera du bruit, on jasera et mon mari ne tardera guère à apprendre que personne n'a eu entre les mains de billet de cette tombola, sauf votre servante. De là à découvrir la vérité, il n'y a qu'un pas.

Le jeune homme la considéra d'un air si penaud qu'elle en eut pitié. Lui aussi, sous le maillot noir, présentait une académie sans défaut. Grand, bien proportionné, avec des muscles harmonisés par la pratique des sports, il provoquait maint regard, et la bande de jeunes filles qui avaient un instant accaparé ce célibataire, et qu'il délaissait présentement pour Mme Bardon, entouraient celle-ci d'une évidente hostilité.

—Prenons toujours notre bain. Cela nous rafraîchira les idées.

L'instant d'après ils battaient leur coupe, brutalement caressés par les flots moutonneux.

—Cette fois, ça y est! s'écria René l'après-midi en brandissant sa raquette de tennis.

—Qu'est-ce qui y est? interrogea Cecily Butterford, une jeune Anglaise qui eût pu passer pour jolie si la nature l'avait pourvue de dents moins larges et de pieds plus modestes.

Oh! rien, c'est un rébus que m'a posé Mme Bardon.

—J'aime beaucoup les rébus!

—Celui-ci est tellement compliqué que seuls les esprits français peuvent le saisir, répondit René d'un ton sec.

Manifestement Cecily le poursuivait de ses coquetteries et le sourire seul de l'Anglaise avait le don de l'exaspérer.

—Dès qu'elle parle, j'ai l'impression d'un piano qui s'ouvre!

Là-dessus il expliqua à Mme Bardon qu'il avait l'intention d'organiser une véritable tombola au bénéfice d'une œuvre philanthropique: mille billets à cinquante francs donnant droit à un choix de lots impressionnants, dont la bague serait, bien entendu, le capital.

Il taperait M. Bardon de quelques billets et l'un de ceux-là, justement, gagnerait le gros lot.

—Comment arriverez-vous à truquer le tirage?

—C'est l'enfance de l'art. Je connais au casino un croupier qui, moyennant une honnête rétribution, fera sortir le numéro que je lui désignerai.

—Mais une tombola doit être autorisée.

—Rien de plus facile.

—Comment placerez-vous les billets?

—La direction du casino m'aidera et je compte aussi sur vous.

—Quel mal vous vous donnez pour moi, mon cher René!

—Ah! Marguerite, je suis si heureux de vous faire plaisir. Et puis, j'espère bien en être récompensé.

—Vous êtes terrible. Surtout soyez prudent, quand mon mari sera ici.

Sur cette phrase qui contenait une aimable promesse. Marguerite Bardon regagna sa villa de la pointe du Grouin, tandis que René réintégrait l'hôtel Impérial.

Le surlendemain, l'Ouest-Eclair et le Nouvelliste annoncèrent la tombola organisée par M. René Briançon au profit des orphelins de la mer. Il y eut même un couplet élogieux sur le jeune philanthrope qui tenait à suivre les traces de son regretté père. Baptiste Briançon, l'inventeur des biscuits renommés.

Les lots, parmi lesquels figurait le magnifique brillant, furent exposés rue du Casino et les billets se vendirent facilement.

Désireuse de plaire à René, Cecily, à elle seule, en plaça cent vingt-cinq dans la colonie britannique de Saint-Enogat. La difficulté fut de persuader M. Bardon d'en acheter.

—Jamais je ne gagne aux loteries, déclara celui-ci d'un ton bourru.

—Qu'importe, mon ami, puisqu'il s'agit de charité.

L'industriel s'entêta et il n'y eut rien de fait ce jour-là. Surpris et désespéré, René retenait mal sa colère et son chagrin. Il ne fallut rien moins que le sourire de Marguerite pour le réconforter. Elle lui promit de prendre un billet sur sa cassette personnelle si son mari s'obtinait.

A quelque temps de là, celui-ci, de lui-même, demanda cinq billets à René.

—Inutile d'en parler à ma femme, recommanda-t-il.

René n'eut rien de plus pressé que d'en aviser Marguerite qui se mit à rire.

—Je reconnais là, fit-elle en haussant les épaules, les cachotteries de mon époux. Il veut me ménager une surprise.

Le jour du tirage arriva. Le no 333, qui faisait partie de la série acquise par M. Bardon, gagna la bague que tout Dinard admirait depuis une quinzaine.

Le croupier avait honnêtement rempli son office et René lui octroya sans tarder la gratification promise.

Puis le jeune homme courut chez les Bardon.

—Tout va bien, glissa-t-il à Marguerite, tandis que le mari s'avançait vers le jeune homme et l'entraînait dans le jardin.

—Cher monsieur, dit René, la tombola vient d'être tirée. C'est le 333 qui gagne le gros lot. Il me semble bien que c'est vous qui le possédez.

—Chut! Je pense que vous avez respecté nos conventions et que vous n'avez pas dit à Marguerite que j'avais pris des billets?

—Certainement, balbutia René ne sachant pas où l'autre voulait en venir.

—Parce que je les ai donnés à ma petite amie Yvette qui est dans un hôtel à Saint-Lunaire. De sorte, ajouta-t-il avec un gros rire, que je vais lui faire un cadeau splendide qui ne m'aura pas coûté grand'chose.—Jacques Constant.

Mr James Woodward, qui a été quatre fois maire d'Atlanta, a fêté son soixante-dix-septième anniversaire en enlevant Mrs Violet Mac Craney, une aimable veuve de soixante printemps.

Les parents des deux amoureux étaient opposés à ce mariage, à cause de l'âge des futurs. Mais le climat de la Georgie verse de tels parfums dans l'esprit et le cœur...

Les Pertes de la Turquie
DANS LA GUERRE MONDIALE

Une statistique récemment publiée précise les pertes de la Turquie dans la guerre mondiale. Au commencement de la mobilisation, en 1914, l'armée turque comptait 150,000 hommes. Après la mobilisation, ce chiffre fut porté à 780,00 hommes et, après la déclaration de guerre, à 1,920,000 hommes; le maximum de l'effectif de l'armée turque pendant la guerre dépassa 2,850,000 soldats.

A la fin de la guerre, le nombre des morts identifiés était de 50,000 officiers et soldats; 35,000 officiers et soldats sont morts dans les hôpitaux des suites de blessures, et 240,000 de maladie. Le total des morts s'élève à 325,000 officiers et soldats. Les mutilés sont au nombre de 400,000.

Le journal Ackham, commentant la publication de la liste des pertes turques pendant la guerer mondiale, écrit:

Les pertes que la Turquie a subies dans la guerre mondiale sont dues aux agissements de l'Allemagne qui n'a pas hésité à mener au feu les soldats turcs dans le Caucase.

La Turquie comprend mieux que les autres nations l'attitude de la France qui est comme elle, un pays qui a souffert de l'Allemagne. Les Allemands agissent à l'égard de la France comme ils l'ont fait en Turquie pendant la guerre. La France a résisté à l'invasion allemande en donnant les plus grands exemples d'héroïsme; la Turquie a défendu son indépendance devant le danger russe.

Une vive campagne se poursuit en faveur du système métrique en Angleterre.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans fut fondée en 1827.

Si Affaiblie, elle ne pouvait que se trainer

Une dame de la Floride était dans une condition misérable, mais dit qu'elle trouva le Cardui bien utile et recouvra sa santé.

Blountsville, Floride—En expliquant comment elle découvrit la bonté du Cardui dans le retour d'âge, Mme Ella M. Bailey, de cette place, dit:

"Je devint si faible que je ne pouvais pas me remuer sans efforts. Je savais la cause, mais je ne pouvais pas me remettre.

"Je me trainais seulement et étais très nerveuse. J'étais sans repos et ne pouvais pas m'asseoir longtemps, et si faible que je ne pouvais pas me tenir debout. C'est un bien misérable malaise.

"J'étais accablée et sans cœur.

"Après un moment je me suis décidée qu'il n'y avait plus rien à faire, que cela ne valait pas la peine d'essayer de me guérir. Ceci n'est pas fait pour guérir quelqu'un, mais au contraire pour le rendre pire.

"J'avais entendu parler de Cardui et j'avais pensé que cela aurait pu me fortifier. Une de mes voisines l'avait employée avec de bons résultats.

"J'ai donc pris une bouteille (de Cardui); j'ai tout de suite sentie que je n'étais plus si nerveuse, j'ai donc continué à en prendre.

"Un peu à la fois, mon état nerveux se remit, je commençais à mieux manger et à mieux dormir et ce n'était pas bien longtemps avant que j'étais tout à fait remise.

"Le Cardui a fait des merveilles pour moi et j'aime certainement à le recommander."

Des milliers de femmes ont écrit pour dire combien elles avaient été remises en bonne santé par le Cardui et pour le recommander aux autres femmes.

Le Cardui a été employé extensivement depuis plus de 40 ans pour le traitement des malaises de la femme.

Les bons pharmaciens, partout, vendent le Cardui, le tonique pour les femmes. Essayez-le.—Adv.

AU PUBLIC

La SOCIÉTÉ FRANÇAISE DU 14 JUILLET annonce qu'elle ouvrira une ÉCOLE GRATUITE DU SOIR, FRANÇAISE ET ANGLAISE, pour JEUNES HOMMES de 14 ans et plus, à partir du 2 novembre 1922, dans leurs nouveaux locaux, numéro 711 rue Bourbon.

Tous ceux qui désirent y suivre les cours sont priés de s'adresser à MLLE I. FRERET, principale, à l'adresse donnée ci-dessus, entre 7 et 9 heures du soir, à partir du 30 octobre 1922, pour s'enregistrer.

OCTAVE GARSAUD, Président.

Pharmacies Francaises

Martial B. Casteix, Proprietaire

Ordonnances de medecins soigneusement composees

4 Grandes pharmacies

Aux coins des rues

Bourbon et Conti — Téléphone Main 9406

Champs-Elysées et Claiborne — Téléphone Hemlock 9252

Magazine et Thalia — Téléphone Jackson 9151

Champs-Elysées et N. Rampart — Téléphone Hemlock 9340

Elections et Assemblee Generale
L'UNION FRANÇAISE, 928, RUE DES REMPARTS

Nous avons l'honneur de prévenir les sociétaires que les élections pour le renouvellement de la Direction auront lieu Dimanche, 12 Novembre, au siège de la Société.

Le scrutin sera ouvert de MIDI à CINQ heures.

A cinq heures précises aura lieu l'Assemblée Générale, de fin d'année.

Immédiatement après l'ajournement il sera tenu une ASSEMBLÉE GÉNÉRALE EXTRAORDINAIRE pour statuer sur les amendements aux réglements des articles I-II-III-VI-bis X.

VOUS ÊTES INSTAMMENT PRIÉ D'Y ASSISTER.

Salutations cordiales

GEORGES DAMIENS, Sécrétaire. GEORGES LEGRAND, Président.